

L'Afrique méridionale : les peuples et les formations sociales

Léonard D. Ngcongco, en collaboration avec Jan Vansina

L'historiographie et le problème des sources

L'histoire de l'Afrique méridionale soulève beaucoup de problèmes. C'est pour cela que l'UNESCO, maître d'œuvre du présent ouvrage, a organisé une réunion d'experts sur l'historiographie de l'Afrique australe à Gaborone (République du Botswana) en 1977. La situation politique qui prévaut dans cette région n'est guère favorable à la recherche historique. En raison de l'apartheid, l'histoire de la population noire du sud du Limpopo a été moins étudiée que celles des autres peuples d'Afrique.

Dans le volume VIII, le problème de l'apartheid sera traité dans le contexte de l'histoire de l'Afrique contemporaine, mais nous sommes obligés de montrer ici ses effets néfastes sur l'historiographie de la région.

« La tendance à centrer les travaux sur le passé de la minorité blanche dominante a été renforcée par les positions rigides des universités sud-africaines et des maisons d'édition sud-africaines en général, qui ne reconnaissent pas la valeur des sources non écrites pour les reconstitutions historiques¹. » De plus, en Afrique du Sud, les historiens blancs ont refusé le concours de sciences comme l'archéologie, l'anthropologie, la linguistique, mais le plus grave est que les historiens officiels du pays de l'apartheid choisissaient dans les archives ce qui concernait le passé des Blancs, écartant délibérément les pièces se rapportant aux populations africaines ; pour achever de caractériser

1. L. D. Ngcongco, 1980, p. 17.

l'historiographie de cette région dominée par l'apartheid, faisons remarquer que les « riches archives portugaises, qui ont tant contribué à la compréhension de l'histoire de nombreuses sociétés d'Afrique de l'Est – en particulier le long des côtes – et qui ont également éclairé l'histoire précoloniale des sociétés du Zimbabwe, de l'Angola et du Mozambique, ont été systématiquement négligées par les historiens sud-africains² ». Ainsi, ces historiens repoussent la tradition orale comme source non valable, mais, parmi les écrits, ils font preuve d'une « sélectivité troublante » et antiscientifique.

Toute la littérature historique accumulée par quatre générations d'historiens de l'Afrique du Sud s'inscrit contre l'histoire des populations africaines. Il n'a pas été toujours facile de rassembler la documentation pour écrire cette histoire générale de l'Afrique; mais dans le cas présent nous assistons à une politique délibérée d'ignorer, sinon de détruire les documents existants ! La négation (active) de la culture et de l'histoire africaine constitue une arme dangereuse entre les mains des tenants de l'apartheid.

Cependant, les perspectives changent dans l'environnement de l'Afrique du Sud; l'indépendance du Zimbabwe en 1980 ouvre un vaste champ à la recherche. L'Angola et le Mozambique aussi offrent, avec l'indépendance, des perspectives nouvelles à la recherche; celle-ci commence à s'organiser dans les États voisins, comme le Malawi, la Zambie, le Botswana, le Swaziland et le Lesotho; conférences et séminaires s'y multiplient, il y a un réel effort pour intégrer les traditions orales.

L'état de nos connaissances

Deux problèmes dominent l'histoire de l'Afrique australe: celui de la mise en place des populations dans le temps, conséquemment les mouvements ou migrations des populations; celui qui consiste à cerner la nature du pouvoir — d'où la nécessaire définition de ses structures. Ce qui incite à remonter à l'origine des royaumes ou des États.

En tout premier lieu, il faut dire que les recherches les plus récentes ont attesté l'ancienneté du peuplement khoi-khoi dans la région; d'aucuns affirment même que les populations en place dans la région du Cap faisaient un important élevage de moutons; dans le site de Lydenberg, dans le Transvaal oriental, on a mis au jour de splendides têtes en céramique (V^e siècle de l'ère chrétienne) et des preuves irréfutables de l'existence d'une agriculture. C'est à cette période que se situe le début du premier âge du fer, qui prend fin vers l'an 1100. Par datation au carbone 14, Inskeep situe entre les années 80/±20 avant l'ère chrétienne la plus ancienne date de l'apparition du fer entre le Zambèze et le Limpopo. La culture du début de l'âge du fer s'est propagée dans toute l'Afrique australe; des poteries ont été découvertes en plusieurs endroits.

2. *Ibid.*, p. 18.

Vers 1100 commence un second âge du fer, ou âge moyen du fer, celui-là intimement lié aux migrations des peuples de langue bantu.

Le point de la question a été fait par les experts à Gaborone; ils ont repoussé le schéma ancien des migrations bantu. Un groupe de chercheurs et le professeur Ehret, utilisant un corpus modifié de 90 mots spécialement adopté à partir des 100 universels de Morris Swadesh, ont étudié les corrélations entre deux groupes de langues de la région centrale de l'Afrique du Sud. Un de ces groupes comprenait les dialectes shona, très différents, pariés entre le Limpopo et le Zambèze, et l'autre les dialectes sotho, nguni, tsonga, chopi et venda, ce dernier étant désigné sous le nom de langue bantu du Sud-Est. Selon Ehret, «les premières populations de langue shona se seraient établies dans ce qui est actuellement le Zimbabwe, tandis que les proto-Bantu du Sud-Est se seraient implantés plus au sud, probablement dans le nord du Transvaal³».

La première moitié du deuxième millénaire de l'ère chrétienne fut une période décisive dans l'histoire de l'Afrique australe. Après 1100, de nouveaux modes de vie se répandirent. Les Khoi-Khoi⁴ devinrent éleveurs et élargirent considérablement leur aire d'établissement. L'importance du bétail augmenta également de façon spectaculaire pour les autres peuples, qui parlaient vraisemblablement des langues bantu. C'est au cours de cette période, ou avant, qu'il faut rechercher l'origine des grandes traditions qui deviendront si caractéristiques des peuples «bantuphones» vivant dans la région, les Sotho-Tswana et les Nguni⁵, et c'est vers 1500 que se cristallisèrent certaines de ces traditions, que les principaux groupes ethniques connus au XIX^e siècle avaient héritées directement de leurs ancêtres. Ces changements influencèrent profondément la vie des communautés de pêcheurs établies sur les côtes, des bergers installés près du littoral du Cap et des chasseurs⁶. Mais nous manquons encore de données sur cette période cruciale. Les témoignages écrits sont extrêmement rares et ne portent que sur les dernières années de la période. Les manifestations d'art rupestre n'ont généralement pas été datées et posent des problèmes d'interprétation difficiles à résoudre. La tradition orale manque de repères chronologiques quand elle remonte à cette période. Les données linguistiques n'ont pas

3. L. D. Ngcongco, 1980, p. 20. Nous nous référons assez souvent au n° 4 d'« Études et Documents — Histoire générale de l'Afrique ». En effet, l'UNESCO a réuni du 7 au 11 mars 1977, à Gaborone au Botswana, les meilleurs spécialistes des questions du peuplement de l'Afrique méridionale.

4. Khoi-Khoi est le nom que se donnent ceux que l'on appelle souvent Hottentots. Ce dernier terme a une connotation péjorative.

5. Sotho-Tswana et Nguni sont des noms d'ethnies datant du XIX^e siècle. Ils ont été adoptés universellement pour désigner les deux communautés culturelles d'Afrique du Sud «bantuphones» qui vivent au sud et à l'ouest des Venda et des Tsonga. Voir M. Wilson, 1969, pp. 75-76; pp. 131-133; M. Legassick, 1969, pp. 94-97; S. Marks, 1969, pp. 126-127.

6. Par «chasseurs», nous désignons les peuples d'Afrique australe anciennement appelés «boschiman» ou «san». Ce dernier terme signifie «client», «voleur», «vagabond» dans la langue khoi-khoi et n'est utilisé par aucun des groupes de chasseurs pour se désigner lui-même. Voir R. Elphick, 1977 pp. 19-20 et pp. 23-28.

encore été suffisamment exploitées; en particulier, il faudrait s'efforcer de reconstituer le vocabulaire de l'ancien nguni et de l'ancien sotho, et il serait très fructueux d'étudier les emprunts de mots khoisan⁷ dans les langues bantu et *vice versa*. Les travaux d'anthropologie comparative orientés vers des problèmes régionaux et menés dans une perspective temporelle n'ont fait que commencer⁸.

De sérieux problèmes se posent lorsqu'il s'agit de mettre en corrélation des indications provenant de plusieurs sources, y compris les découvertes archéologiques. Il est d'usage d'établir un parallèle entre une tradition commune de poterie et des liens d'ordre linguistique ou ethnique, souvent même lorsque les indices sont extrêmement minces. Le présent chapitre s'appuiera essentiellement sur les résultats des fouilles archéologiques, mais les découvertes archéologiques ne seront associées à des groupes culturels et linguistiques que si les données disponibles le justifient. Cette rigueur permettra de ne pas donner prise à une critique qui vaut pour une grande partie des travaux antérieurs: dans les nombreux traités et monographies consacrés à divers peuples, la spéculation est souvent élevée au rang d'hypothèse savante, voire d'élément de preuve.

Nous examinerons successivement les langues bantu de la région australe, l'évolution au nord du Drakensberg, l'évolution au sud du Drakensberg et l'expansion des Khoi-Khoi.

Évolution des langues bantu de la région australe

Les langues bantu d'Afrique du Sud appartiennent aux groupes suivants: venda, sotho, tsonga, nguni, inhambane⁹. Anciennement, certains auteurs considéraient que ces langues et le shona constituaient une subdivision du bantu, mais les recherches ultérieures ont montré que cette conception était inexacte. La méthode lexicostatistique montre que le shona, le venda, le tsonga, l'inhambane et le sotho-nguni constituent quelques-unes des ramifications d'importance comparable du bantu oriental. Cela signifie que, dans son immense majorité, la population «bantophone» d'Afrique du Sud appartient à *un seul* groupe linguistique, à distinguer non seulement de la langue shona, mais également du venda de la région nord du Transvaal, ainsi que du tsonga et de l'inhambane, au Mozambique méridional et dans les plaines du Transvaal.

Ehret et ses collaborateurs ont trouvé la corrélation la plus forte entre le venda et le shona (55%), puis entre le tsonga et le shona (41%), suivi du chopi (38%), du sotho (37%) et du nguni (35%).

7. Le mot «khoisan» est utilisé pour désigner les langues non bantu d'Afrique australe. Voir O. Koehler, 1975, pp.309-313. Nous aurons également recours à ce mot dans un sens biologique, étant donné que, malheureusement, les biologistes emploient le mot «khoisan» pour désigner des populations biologiquement liées de l'Afrique australe (pp.98-112); voir J. Hiernaux, 1974.

8. A. Kuper, *Africa*, n° 45, 1975.

9. C. M. Doke, 1967.

Pour eux, puisque les Shona et les Bantu du Sud-Est forment des sous-groupes distincts sur le plan linguistique, il est dès lors évident qu'il y a eu deux centres de diffusion de la langue bantu en direction des vastes régions du Sud-Est. Ehret et son groupe voient dans la corrélation entre le shona et les autres langues du groupe bantu du Sud-Est la preuve que le proto-nguni et le proto-sotho-tswana se sont diffusés rapidement depuis leur région d'origine où sont parlées les langues sotho-chopi-tsonga, qui restent actuellement encore confinées à la basse vallée du Limpopo. En revanche, le nguni et le sotho-tswana se sont largement diffusés sur les deux versants du Drakensberg¹⁰.

La différenciation linguistique entre le groupe sotho et le groupe nguni est beaucoup plus récente que les autres divisions et s'est produite approximativement dans la région où ceux qui parlent ces langues vivent maintenant, c'est-à-dire en Afrique du Sud même, longtemps après que les populations « bantuphones » s'y étaient établies. Comme nous le verrons, les modes d'établissement caractéristiques des Tswana et autres Sotho et des Nguni existaient déjà vers 1500, et il n'est pas déraisonnable de suggérer que la séparation des langues avait déjà eu lieu, ce qui nous donnerait comme date limite approximative l'année 1600. Cela concorderait avec les très rares traditions orales, qui font état principalement de généalogies remontant au XVI^e siècle et à des périodes antérieures.

Il n'est pas possible d'établir un lien direct entre les données archéologiques et l'apparition de populations de langue bantu. Il n'y a pas si longtemps, les archéologues associaient, dans leur ensemble, celles-ci avec les communautés pratiquant l'agriculture et la métallurgie, de sorte qu'ils situaient leur arrivée aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Mais, récemment, Inskip et Phillipson ont mis en parallèle l'expansion de la dernière époque de l'âge du fer, qui a commencé vers l'an 1000 de l'ère chrétienne, avec la diffusion des langues bantu en Afrique australe. Ils se bornent à faire observer que l'expansion des langues bantu et celle de la poterie de la dernière époque de l'âge du fer représentent, toutes deux, d'importants tournants culturels et le *dernier* grand changement de ce type qui nous soit connu. Par conséquent, l'arrivée des populations de langue bantu ne pourrait être liée à aucune période archéologique ultérieure¹¹.

Il n'est pas certain que partout les Bantu aient apporté une technique agricole et des instruments aratoires supérieurs. Ce qu'il faut souligner ici, c'est que des techniques nouvelles ont sans doute contribué à l'accroissement de la production et favorisé des formes nouvelles de sédentarisation. L'arrivée des Bantu n'a pas été l'« événement », comme le laissaient croire les chercheurs de naguère.

Il faut admettre que, durant une longue période, il y a eu interaction entre les langues shona, venda et tsonga dans la région entre Zambèze et

10. C. Ehret, *TJH*, n° 3, 1973.

11. R. R. Inskip, 1979, pp.124-128, 153; D. W. Phillipson, 1977, pp.197-209, en particulier p.206. Abstraction faite de cette malencontreuse hypothèse, ces deux ouvrages sont les plus récents et les plus à jour qui aient été consacrés à l'archéologie de notre région.

Limpopo. C'est ce qui pourrait expliquer le problème du grand nombre de mots apparentés, communs aux Nguni-Sotho, ainsi que des ressemblances considérables dans les pratiques sociales (filiation patrilinéaire, circoncision, polygamie)¹². La pratique de mêmes coutumes, les mêmes formes d'organisation sociopolitique sont dues à une longue cohabitation. Signalons le fait que tous les autres groupes possèdent des totems correspondant aux lignages ou clans, alors que les Nguni, eux, n'en ont pas.

Les historiens sont d'accord sur les migrations bantu en Afrique du Sud, mais il faut se rendre à l'évidence qu'il n'y a pas eu invasion, mais infiltration par petits groupes. Les traditions orales n'ont pas été suffisamment exploitées et judicieusement critiquées; elles pourraient fournir des informations qui remontent au XVI^e siècle et même au-delà. Ces données ne doivent pas être ignorées de l'archéologue.

Au nord de l'Ukhahlamba

Le second âge du fer ou âge du fer moyen se situerait environ entre 1100 et 1600¹³. Cet âge du fer moyen est représenté par les villages dégagés dans la région d'Olefantspoort, à Melville Koppies et à Platberg. Ces villages comprennent de dix à vingt cases disposées selon un plan circulaire; ils étaient entourés d'une palissade; les cases avaient un sol de terre battue. On a trouvé dans ces ruines des dents de bovins, de moutons et de chèvres, des outils de fer et «des grains de millet carbonisés bien conservés».

Ces cultures datées de l'âge moyen du fer appartiennent bien à des communautés de langue bantu (1100-1600) et presque certainement, affirme Mason, à des peuples sotho-tswana. Dans ces villages, on trouvait quelques huttes avec des murs de pierres. Sauf dans le cas du style Leopard's Kopje, il n'a pas encore été possible de trouver un site où le passage du début à la dernière période du premier âge du fer apparaisse clairement.

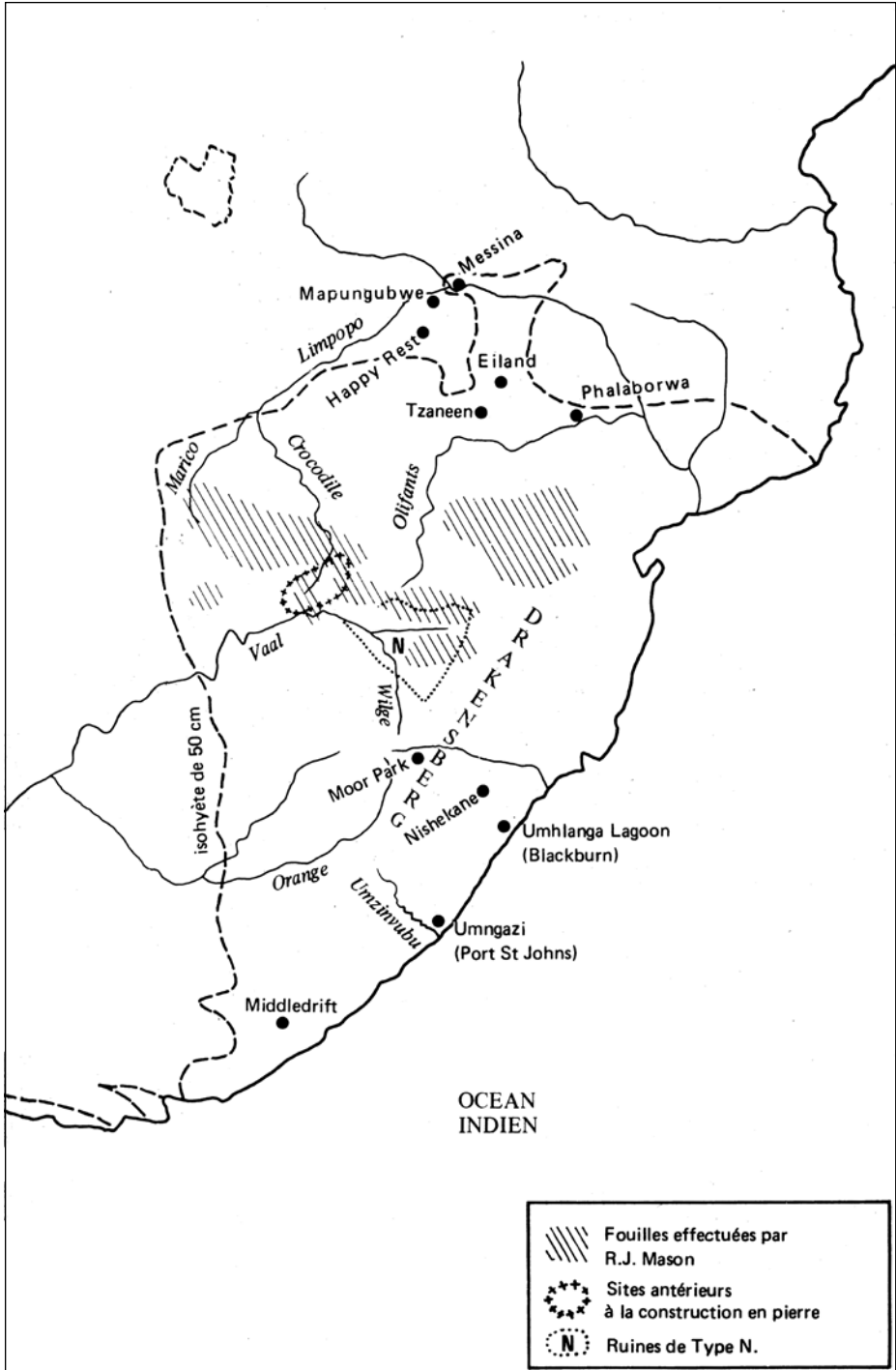
Il se peut donc que les archéologues doivent renoncer à cette importante distinction, du moins sous sa forme actuelle. Le seul endroit où la transition puisse être constatée est Eiland, au centre du Transvaal, où le sel a été exploité pendant toute la période considérée. La poterie du début de l'âge du fer a été remplacée, au XI^e ou au XII^e siècle, par des produits de style mapungubwe (dans la tradition Leopard's Kopje) et, ultérieurement, par la poterie de Phalaborwa¹⁴. Non loin de là, le site de Silver Leaves (Tzaneen) témoigne de la même évolution.

Une poterie et un mode de vie très différents existaient à Phalaborwa, l'un des deux grands centres de production du cuivre du Transvaal à cette époque. Situé à quelque quatre-vingts kilomètres du Drakensberg (Transvaal), cet endroit est proche de l'Olifants (affluent du Limpopo), que Vasco

12. R. R. Inskeep, 1979; C. Ehret, 1973; D. W. Phillipson, 1977.

13. R. J. Mason, *SAJS*, n° 6, 1973.

14. R. R. Inskeep, 1979, p. 132; D. W. Phillipson, 1977, p. 204; M. A. Klapwijk, *SAAB*, n° 29, 1974.



Afrique australe : sites archéologiques (1100-1500) (carte J. Vansina).

de Gama a appelé en 1498 « la rivière du cuivre ». Des mines y étaient exploitées depuis le VIII^e siècle au moins, mais l'établissement le plus ancien qui ait été découvert a permis de remonter à une époque entre 960 et 1130 de l'ère chrétienne. Le style de poterie n'a aucun équivalent au début de l'âge du fer, mais est pratiquement identique à celui des objets produits par les habitants actuels de Phalaborwa. Plusieurs siècles avant le début de la période considérée, cette tradition de poterie avait déjà son caractère actuel, et elle se retrouve également chez les Lobedu, à environ quatrevingt-dix kilomètres au nord¹⁵. Cela prouve bien que la poterie n'est pas le baromètre du changement culturel. Depuis quelques siècles, la société des Lobedu s'est sensiblement différenciée de celle de Phalaborwa, en particulier dans le domaine politique (elle est fameuse pour ses reines de pluie).

Phalaborwa lui-même se trouve maintenant dans l'orbite culturelle des Sotho au Nord, mais, en 1700, il faisait partie du royaume venda, tout comme Lobedu, et il y a lieu de croire qu'au XVII^e siècle au moins, sinon plus tard, les habitants de cette localité parlaient une langue proche du venda, et non le sotho. D'importants changements se sont produits depuis lors¹⁶, mais ils ne se retrouvent pas dans la tradition de poterie.

Dans la région, la continuité était assurée par les mineurs et les commerçants, qui étaient également les potiers, les « indigènes » des traditions orales. Ces derniers les appellent les « Salang de Shokane » et prétendent qu'ils diffèrent — peut-être parce qu'ils seraient de culture tsonga — de leurs conquérants et sont très inférieurs à ceux-ci, qui sont liés à la tradition politique venda. D'autre part, il se pourrait bien qu'une tradition authentique soit à la base des récits qui ont commencé à se répandre assez récemment dans la région au sujet de contacts avec des chasseurs ne parlant pas bantu. Il semble donc qu'entre 1100 et 1500 il y ait eu dans les plaines du Transvaal des établissements agricoles qui commerçaient entre eux et échangeaient leur production artisanale. Les mines de Phalaborwa étaient une source d'objets en fer dans un rayon d'au moins trente kilomètres et une source de cuivre à des distances beaucoup plus grandes. Il est probable qu'une partie de ce cuivre soit parvenue jusqu'au Limpopo inférieur et peut-être, par voie de terre, jusqu'à la côte. Tzaneen fournissait du sel à la région et, plus au nord, le cuivre extrait à Mesina était certainement échangé dans une vaste zone. Selon une hypothèse émise par Scully, la société se serait constituée en État grâce au développement de l'industrie métallurgique de Phalaborwa et au commerce qui en résultait. De taille réduite au début, les chefferies installées dans toute la plaine du Transvaal devaient encore faire face à des bandes de chasseurs nomades et aux chefferies voisines. Mais, après la fin de la période considérée, ou peut-être au XVII^e siècle, l'administration des Venda les soumit toutes et les réunit en un seul royaume¹⁷.

15. N. Van Der Merwe et R. T. K. Scully, *WA*, n° 3, 1971.

16. R. T. K. Scully, 1978. Cet ouvrage contient des informations sur l'évolution à partir de 1700 environ.

17. R. T. K. Scully, *NA*, n° 13, 1978, p. 25; voir également R. R. Inskeep, 1979, p. 135.

Dans le triangle délimité par Rustenburg, Klerksdorp et Johannesburg, au nord du Vaal, on a retrouvé les vestiges d'un ensemble de villages appartenant à la même tradition, s'échelonnant entre 1060 et 1610, et certaines fouilles ont été effectuées par Mason¹⁸. Au-dessus des planchers plâtrés des maisons rondes se trouvaient des plates-formes plâtrées également, tandis que les murs étaient construits en matériaux périssables : palissades de bois probablement ou, compte tenu de la rareté du bois sur le *haud veld*, roseaux enduits de boue. Le millet était cultivé et l'élevage du bétail, y compris les moutons et les chèvres, était pratiqué. Les maisons étaient disposées autour d'une aire ovale ou circulaire, d'une superficie d'un hectare environ, qui était sans doute un enclos pour le bétail. Les villages étaient petits puisqu'ils ne comprenaient que dix à vingt huttes, du moins dans les trois sites étudiés. Ce type d'établissements présente un très grand intérêt, car il a précédé la construction en pierre qui, d'après les indices disponibles actuellement, s'est répandue largement sur le haut veld du Transvaal au XVII^e siècle¹⁹. Comme, parmi les centaines d'établissements qui ont été recensés au centre et au sud du Transvaal, seuls quatre ont fait l'objet de fouilles, il est fort possible que les recherches futures permettent de découvrir des murs de pierres datant d'avant 1500. Cela est d'autant plus probable que, dans l'État libre d'Orange, un type de construction en pierre (type N) remonte au moins à 1400-1450.

Des sites du type N ont été découverts au nord et au sud du Vaal supérieur, jusqu'à la rivière Wilge à l'ouest et jusqu'au Drakensberg au sud et à l'est. Il s'agit d'une zone où la pluviosité est bonne et où les herbages sont riches. La disposition des greniers, étables et habitations dans une enceinte englobant l'ensemble de l'établissement est révélatrice d'une économie mixte d'agriculture et d'élevage. Après 1600, le type N s'est transformé en d'autres types d'établissements qui se sont répandus dans toute la partie de l'État libre d'Orange située au nord du Lesotho. Une variante de ces types ultérieurs, apparue au plus tard vers 1600, a un caractère tswana évident²⁰.

Seules les recherches futures détermineront si les établissements construits en matériaux autres que la pierre, qui ont été retrouvés dans le triangle Rustenburg-Klerksdorp-Johannesburg, ainsi que, peut-être, un site non daté à Lydenburg, plus à l'est, sont en fait précurseurs des établissements en pierre de type N ou propres au Transvaal. Au nord du Vaal, les sites antérieurs à la construction en pierre et ceux qui correspondent à des établissements de type N ou de type voisin se retrouvent dans la région comprise entre les rivières Marico et Crocodile, territoire associé avec la dispersion de certains groupes sotho, au moins depuis le XVI^e siècle²¹.

18. R. J. Mason, 1962; R. J. Mason *et al.*, *SAJS*, n° 69, 1973.

19. D. W. Phillipson, 1977, pp. 198 à 200. La poterie découverte dans ces sites est désignée sous le nom de *Uitkomst* et semble très proche des objets *Buispoort* de la région de Rustenburg.

20. T. M. O.'C. Maggs, 1976; T. M. O.'C. Maggs, *WA*, n° 7, vol. III, 1976.

21. R. R. Inskip, 1979, p. 138 (généralisations excessives); voir M. Legassick, 1969, pp. 100 et 103.

Bien que son hypothèse soit séduisante compte tenu des données actuellement disponibles, Inskip va peut-être trop vite en besogne lorsqu'il rapproche les établissements antérieurs à la pierre et les établissements de pierre du mode de vie sotho et, indirectement, du groupe linguistique sotho. Les tentatives faites précédemment par Mason pour lier certains styles de poterie de la période 1100-1500 dans ces villages avec certains groupes tswana n'ont pas encore été soumises à l'épreuve du temps²². Seules les recherches futures permettront de résoudre cette question.

Cependant, les arguments en faveur de cette hypothèse ne manquent pas de poids. Les établissements de pierre du type N sont à l'origine des groupes ultérieurs, dont l'un est très caractéristique des Tswana (habitations bilobées). D'autre part, on est fondé à tirer des parallèles entre la diffusion de nouvelles tendances architecturales et des traditions orales qui retracent l'évolution de familles régnantes, au moins après 1500-1600. Dans la région correspondant à l'actuel Zimbabwe, les dirigeants ont construit en pierre pendant la période considérée et les ruines de pierre dans cette région ou au Mozambique sont associées avec l'expansion des groupes dirigeants. C'est de là que vient peut-être l'idée d'utiliser la pierre pour la construction des murs. Mais elle a peut-être été trouvée dans la région de Johannesburg, où les pâturages sont bons, mais le bois rare. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'en adoptant ce matériau les dirigeants établissaient des normes de prestige et des modes qui ont assuré la diffusion de ce nouveau type d'habitat.

Les vestiges retrouvés au nord du Drakensberg font apparaître des changements évidents et spectaculaires après 1100. Par rapport aux périodes antérieures, le rôle du bétail dans l'économie s'est considérablement développé. Le degré d'organisation locale s'est également accru puisque, pendant la période considérée, les dimensions des établissements ont elles aussi fortement augmenté. Les données disponibles concordent bien avec l'impression générale transmise par la tradition orale, selon laquelle des États ont commencé à se constituer au XVI^e siècle. Lorsque nous comparons cette situation avec celle du veld (Phalaborwa) ou avec celle du Botswana, le changement intervenu près du Vaal n'en est que plus impressionnant. L'évolution de l'habitat et de la poterie semble y avoir été sensible. Comment cela s'explique-t-il ?

Il se pourrait bien que la clé de l'énigme se trouve au Botswana, où les recherches de Denbow ont permis de mettre au jour plus de cent cinquante sites datant de 800 à 1300. Les fouilles entreprises dans deux sites montrent une transformation locale progressive de la phase *zhizo* des poteries *gokomere* (première période de l'âge du fer) en produits *tautswe*. La plupart des sites au Botswana central (au nord de Mahalapye) témoignent clairement d'un élevage intensif du bétail; certains dépôts de fumier atteignent un mètre d'épaisseur²³. Les habitants tiraient leur

22. Voir les observations de B. Fagan, 1969, pp. 60 à 62; R. J. Mason, 1962.

23. J. R. Denbow, *NA*, n° 14, 1979.

subsistance en partie de l'élevage dans un milieu très favorable à cette activité, grâce aux bons pâturages du veld et aux nourrissantes feuilles de *mopane*. C'est là que le cheptel semble s'être multiplié, et non au Natal, comme Huffman le croyait. Après l'an 100 de l'ère chrétienne, les sites du Botswana fournissent moins d'indices d'échanges commerciaux avec le littoral de l'Afrique orientale, ce qui n'a rien de surprenant puisque le Zimbabwe commence alors à centraliser le commerce, comme le fit plus tard le Mapungubwe, situé plus à l'est. Après 1300 environ, le nombre de sites découverts décroît rapidement, sans doute parce que le climat serait devenu plus aride (le Kalahari n'est pas bien éloigné) ou qu'un déplacement de la zone de la mouche tsé-tsé aurait incité les habitants à s'installer ailleurs avec leur bétail.

Il est très tentant d'associer cette baisse de la population avec l'accroissement démographique qui se serait produit au Transvaal occidental et avec les traces d'élevage intensif qui ont été retrouvées dans cette région. Il se peut que certains des groupes se consacrant partiellement à l'élevage se soient installés avec leurs animaux dans l'environnement plus favorable proche du Vaal et que le bétail ait incité d'autres groupes à se joindre à eux. L'introduction du *lobola* (dot payée en têtes de bétail) et de contrats de clientèle (pour le bétail) aurait rendu la chose possible tout en favorisant les gros éleveurs. Le *lobola*, la clientèle et le paiement du tribut en têtes de bétail caractériseront ultérieurement les cultures sotho et tswana. La traversée du Vaal s'accompagna de l'adoption d'une économie d'élevage et d'agriculture, puis de l'introduction de la traite des animaux. Les autochtones élevaient sans doute les animaux, mais seulement pour leur viande, et non pour la production de lait.

À cette hypothèse, on peut opposer que, jusqu'à présent, il n'a pas été possible d'établir un lien entre les poteries *tantowe* et les récipients fabriqués sur les rives du Vaal pendant la dernière période de l'âge du fer. Mais aucune étude n'a été consacrée à cette comparaison, et les styles plus récents pratiqués le long du Vaal ne doivent pas *nécessairement* être identiques aux styles anciens des immigrants²⁴. Un style nouveau a pu naître du contact entre le style indigène et le style importé.

C'est bien ainsi, pensons-nous, que les choses se sont passées. Plus tard, une modification de l'environnement naturel ou humain (développement de l'organisation politique du Zimbabwe) du Botswana central a provoqué l'immigration en direction du Vaal et l'apparition de modes de vie et de langues caractéristiques des Sotho-Tswana. Comme nous le verrons, il est probable que d'autres peuples s'adonnant exclusivement ou partiellement à l'élevage se sont déplacés plus vers le sud et vers l'est et ont influencé toute la population du sud-est et du sud-ouest de l'Afrique.

24. En ce qui concerne l'innovation dans le domaine de la poterie, consulter R. R. Inskip, 1979, pp. 132-133, et tableau 9 (intéressant, mais trop dogmatique).

Au sud de l'Ukhablamba

Jusqu'à présent, seuls trois sites témoignent de l'existence d'une dernière période de l'âge du fer au sud du Drakensberg. Ce territoire est maintenant occupé par des populations de langue nguni, dont le mode de vie est plus centré sur le bétail que ce n'est le cas chez les Sotho-Tswana, dont les établissements sont plus petits et moins émiettés et dont la culture diffère également, à d'autres égards, de celle des Sotho-Tswana.

Des fouilles ont été entreprises à Blackburn, près du lagon d'Umhlanga, à quinze kilomètres au nord de Durban. Elles ont mis au jour un village d'une douzaine de maisons, dont deux ont été complètement dégagées²⁵. Leur plancher est circulaire et a un diamètre de 5,50 m environ; il semble qu'elles avaient la forme d'une ruche et qu'elles étaient étayées par un ou plusieurs piliers centraux. Les murs étaient probablement constitués de branchages, l'ensemble étant recouvert de chaume. Elles ressemblaient donc beaucoup aux constructions *nguni* et khoi-khoi. La taille du village concorde également avec ce que nous savons des Nguni et des Khoi-Khoi. En outre, on a retrouvé des déchets de fer sur les lieux. Parmi les restes d'aliments figuraient des os de gibier, des coquillages et des arêtes de poissons. Ces constatations suggèrent tout aussi bien un village d'ancêtres des Khoi-Khoi ou même de pêcheurs du littoral qu'un établissement nguni. Un tabou interdisant aux Nguni, ainsi qu'aux Sotho-Tswana, de consommer du poisson, les résultats des fouilles signifient soit que ce tabou n'est apparu qu'après le XI^e siècle, soit que le village abritait des chasseurs des côtes de langue khoi-khoi. La poterie, désignée sous la cote NC2, ressemble vaguement aux objets *thembu* (nguni). Le plus intéressant est que les mêmes types de récipients ont été retrouvés dans une grande partie de la région proche du Vaal; il existe donc sans doute un lien entre les populations de ces deux régions. Tous ces indices offrent certainement matière à réflexion, mais il reste difficile d'en donner une explication, d'autant qu'aucun autre site n'a été découvert. Inskeep a donc raison de se refuser à toute spéculation à cet égard²⁶.

Le site de Moor Park, près d'Estcourt, date du XIII^e ou du XIV^e siècle. Situé sur un promontoire, il est entouré d'un mur qui renferme non seulement les habitations, mais également des clairières et des terrasses, ce qui prouve bien qu'il s'agissait d'un important poste de défense. Les vestiges des maisons semblent indiquer que les planchers étaient rectangulaires. Si cela est bien exact, il s'agirait d'un cas unique dans l'ensemble de l'Afrique australe. Les habitants utilisaient le fer, cultivaient le sorgho, se livraient à la chasse, pratiquaient l'élevage. Les poteries retrouvées n'ont pas encore pu être reliées de façon certaine avec des styles connus. Abstraction faite de la forme rectangulaire qu'auraient les planchers, le site concorderait mieux que les vestiges du lagon d'Umhlanga avec les activités économiques que l'on prête aux ancêtres des Nguni²⁷.

25. O. Davies, *SAAB*, n° 26, 1971.

26. R. R. Inskeep, 1979, p. 145.

27. O. Davies, *ANM*, n° 22, 1974.

Un dernier groupe de sites ont été découverts, en 1978, près de l'embouchure de l'Umngazi, dans le Transkei. Ils correspondent à des occupations du début, du milieu et de la dernière période de l'âge du fer. On a également retrouvé des traces de fonte du fer et un plancher de hutte en terre cuite ressemblant aux planchers du haut veld. Aucune datation au carbone n'est signalée, l'époque étant déduite des types de tessons de poteries retrouvés. S'il avait été possible d'attribuer une date ancienne au plancher de hutte et aux traces de fonte, cela aurait pu modifier profondément notre conception des liens entre les sociétés établies au nord et au sud du Drakensberg ainsi que du moment où les ancêtres présumés des Nguni se sont établis aussi loin dans le Sud²⁸.

Actuellement, nos informations les plus anciennes sur les Nguni proviennent des survivants des naufrages qui se sont produits, au XVI^e siècle, au large des côtes du Natal et de la province du Cap²⁹. D'après des traditions orales, le Transkei était habité par des Xhosa organisés en petites chefferies instables, au XV^e siècle au plus tard. Auparavant, les familles dirigeantes avaient vécu pendant des générations près des rives du Mzimvabu supérieur, plus précisément non loin du Dedesi, cours d'eau actuellement inconnu. En 1959, Wilson a affirmé, sur la base d'une comparaison de données, que ces familles y avaient vécu au moins depuis 1300³⁰. Mais il s'agit là d'une approximation très générale plutôt que d'une date précise. Il est certain qu'en 1500 les Nguni occupaient presque tout le territoire où ils vivaient en 1800, bien que, dans les régions occidentales, ils fussent mêlés avec les Khoi-Khoi, qu'ils devaient assimiler progressivement.

Les Khoi-Khoi ont laissé une empreinte profonde sur les langues nguni de l'Est et de l'Ouest. Selon Lanham, cette influence ne daterait que du moment à partir duquel les langues xhosa et zulu ont commencé à se différencier³¹. Cela correspondrait à une époque tardive, car, peu avant 1600, un marin ayant abordé sur la côte après un naufrage, affirma que ces langues n'étaient que les dialectes d'une langue unique ; or il avait parcouru pratiquement toute la côte³².

Le khoi-khoi a eu une influence très marquée sur le zulu et sur le xhosa puisque l'apport de vocabulaire khoi-khoi s'élevait, respectivement à 14 et 20 % de l'ensemble. L'influence khoi-khoi transforma le système phonétique

28. Matiyela, *NA*, n° 4, 1979.

29. M. Wilson, 1969; un résumé se trouve pp. 78 à 85.

30. M. Wilson, 1969, pp. 86 à 95. L'auteur reprend l'essentiel de son article intitulé « The early history of the Transkei and the Ciskei », publié dans *AS*, 1959, n° 18, vol. IV, pp. 167 à 179, sans toutefois mentionner de date. Dans cet article (p. 178), il est indiqué: « Au cours de la période couverte par les généalogies, c'est-à-dire depuis 1300, mais peut-être des siècles auparavant ». La date de 1686, associée au règne de Togu (chef xhosa), a été utilisée pour la plupart des calculs (comme dans M. Wilson, *The Nguni people*, p. 95). Mais cette date est incertaine. Consulter J. B. Peires, 1973, et également G. Harinck, 1969, pp. 154-155.

31. L. W. Lanham, 1964.

32. M. Wilson, 1969, pp. 20-81 (naufrage du *Santo-Alberto* en mars 1593).

des Xhosa, ce qui signifie que cette influence s'exerçait déjà lorsque le xhosa a commencé à se différencier du nguni oriental. Les Khoi-Khoi devaient occuper un territoire qui pénétrait profondément dans le Natal pour que même les langues nguni de l'est fussent touchées³³.

Les Nguni commencèrent à se consacrer partiellement à l'élevage et, s'ils préféraient cette activité à l'agriculture, c'était certainement en raison de l'influence khoi-khoi. Mais leur bétail ne provenait pas directement des Khoi-Khoi, étant donné que ces derniers élevaient généralement du bétail sud-africain, tandis que les animaux des Nguni appartenaient à la variété *Sanga*, qui était également commune au nord du Drakensberg. Les Khoi-Khoi ont exercé une influence profonde en matière d'élevage, et les emprunts de vocabulaire indiquent qu'ils ont appris à d'autres peuples moins nombreux à traire les animaux. C'est d'eux que les dirigeants xhosa ont appris à pointer et à bâter les bœufs³⁴. Les Khoi-Khoi ont également influencé les Xhosa du point de vue religieux, et Lanham y voit la preuve qu'ils vivaient sur des terres nguni, où leur présence est également attestée, aux confins occidentaux, par la survivance de noms de lieux khoi-khoi. L'influence khoi-khoi se manifeste peut-être également dans l'habitat et certainement dans la pratique consistant à couper une phalange du petit doigt.

Physiquement, les Nguni actuels sont des métis du type « noir » et du type « khoi-khoi »³⁵. Le croisement est apparent chez les Xhosa, dont 60 % des gènes semblent provenir des Khoi-Khoi. Mais il en est de même pour les Tswana. Dans le cas des Nguni de l'Est, les pourcentages sont moins élevés tout en restant très importants. Cela n'a rien d'étonnant dans le cas des Nguni occidentaux, ou même des Tswana, étant donné que leurs contacts avec les chasseurs et les Khoi-Khoi sont bien connus, mais il est surprenant de constater des indicateurs aussi nets de métissage dans le cas des Nguni de l'Est.

Si l'on ajoute les éléments linguistiques (qui évoquent une influence khoi-khoi) aux indices biologiques (qui peuvent être attribués soit aux chasseurs, soit aux Khoi-Khoi), il faut conclure qu'à un certain moment un grand nombre de Khoi-Khoi vivaient au Natal ou que les Nguni et les Khoi-Khoi étaient en contact étroit même avant que les Nguni ne s'installent au Natal, ce qui est moins vraisemblable puisque, dans ce cas, la proportion de mots khoi-khoi serait plus élevée dans les langues nguni orientales et occidentales. Il semble donc que les Khoi-Khoi aient joué un rôle plus important que ne l'ont reconnu les historiens jusqu'à présent. Comme nous le verrons, cette influence ne se limitait pas aux Nguni, mais s'étendait à une grande partie de l'Afrique du Sud et de la Namibie.

33. L. W. Lanham, 1964; G. Harinck, 1969, pp. 150 à 153.

34. M. Wilson, 1969, pp. 96, 103-105 et 107-109.

35. J. Hiernaux, 1974, pp. 107 à 110.

Les Khoi-Khoi

En 1488, c'est la découverte du Cap de Bonne-Espérance par Bartolomeu Dias; il visita Mossel Bay, y vit des Africains et entra en contact avec eux.

À la fin de 1497, pendant l'expédition de Vasco de Gama, il y eut contact avec les Africains à Saint Helena Bay (au nord du Cap) et aussi à Mossel Bay. En 1510, le vice-roi de l'Inde, D. Francis de Almeida, fut tué avec soixante Portugais à Table Bay; l'affrontement avait eu lieu entre les Portugais et les Khoi-Khoi³⁶.

Qu'en conclure, sinon que ces derniers étaient assez bien organisés pour anéantir la colonne portugaise possédant des armes à feu. Un siècle et demi plus tard, les Khoi-Khoi affrontèrent les Hollandais (1652) décidés à s'installer au Cap. Alors commença une longue guerre d'extermination des indigènes.

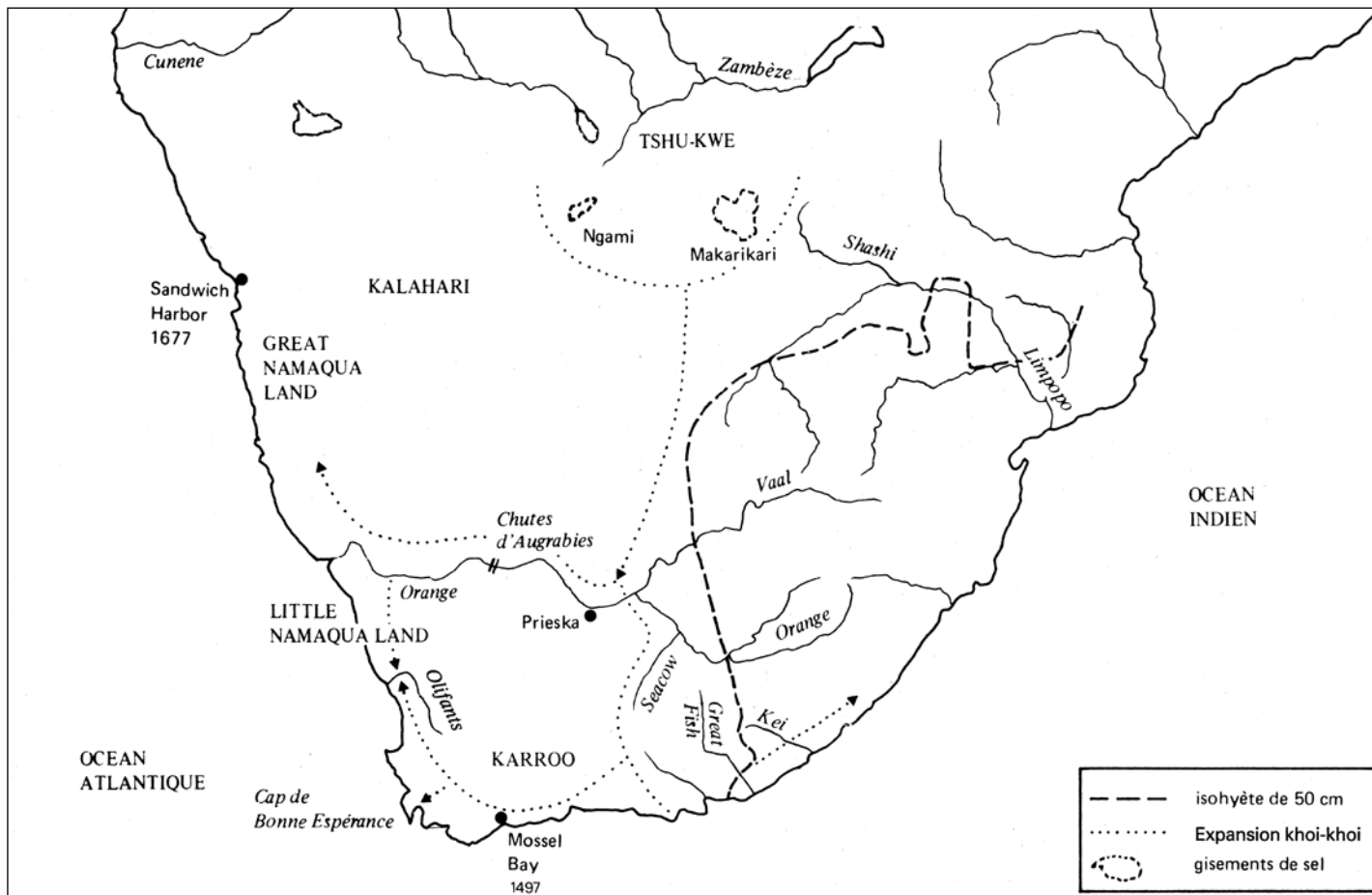
Plus récemment, il est devenu tout à fait évident que, linguistiquement, ils appartiennent au groupe de Tshukwe, de la famille des langues khoisan. Celle-ci comprend également plusieurs langues parlées par des chasseurs du Botswana septentrional et même une langue parlée sur la côte sud de l'Angola³⁷. En fait, la langue khoi-khoi, qui était divisée en deux ou trois dialectes, était parlée dans un territoire qui, ultérieurement, allait du nord de la Namibie au Cap et, plus à l'est, jusqu'à la Fish River. En outre, cette langue a dû, à un moment donné, être très répandue au Natal également, comme le montre son influence sur le nguni. Elphick note que le khoi-khoi était, par conséquent, une des langues les plus parlées en Afrique et que l'homogénéité linguistique de ce groupe semblait indiquer qu'une dispersion assez récente et rapide s'était produite à partir du berceau des Tshukwe. Les Khoi-Khoi élevaient du gros bétail et des moutons à queue épaisse, montaient leur bétail et se servaient de leurs bœufs pour transporter leurs biens et les poteaux de leurs maisons. Cela leur donnait une grande mobilité, caractéristique qui concorde bien avec la diffusion de leur langue. Malgré des différences notables par rapport aux chasseurs, leurs caractéristiques physiques correspondent également au groupe khoisan³⁸. La plupart des différences doivent être attribuées aux effets d'une alimentation différente (lait), mais d'autres, telles que les particularités sérologiques, sont plus difficiles à expliquer. Malgré les divergences sur ces points de détail, tous les anthropologues reconnaissent maintenant que les Khoi-Khoi et les chasseurs appartiennent à la même entité somatique, ce qui confirme les conclusions tirées de la linguistique. Les Khoi-Khoi appartiennent à la population de chasseurs de l'Afrique du Sud.

Les Khoi-Khoi se trouvaient au sud de la province du Cap en 1488. Compte tenu également de l'homogénéité de langue sur des distances aussi importantes, Elphick a estimé qu'ils n'étaient pas arrivés au Cap longtemps

36. E. Axelsen, 1973.

37. E. O. J. Westphal, *Africa*, n° 3, 1963; O. Koehler, n° 1, 1975, pp.305-337 et, en particulier, pp.305-309 (théorie des Hamites), pp.322-330 (Tshu-kwe, qu'il appelle « Khoë »).

38. R. Elphick, 1977, pp.8-10; J. Hiernaux, 1974, p.100 et pp.103-107, en particulier pp.106-107.



Expansion khoi-khoi (carte J. Vansina).

avant 1488, bien que le trajet du Botswana au Cap ait duré au moins un siècle³⁹. Mais ils s'y trouvaient déjà.

Les ancêtres des Khoi-Khoi se sont procuré du bétail en grande quantité dans le nord du Botswana et ont probablement exploité la variété sud-africaine; ils ont appris à forger les métaux, mais non à les fondre, et ont partiellement abandonné leur mode de vie reposant sur la chasse et la cueillette. Il est très tentant de suggérer que certains des sites découverts par Denbow au Botswana sont des vestiges d'établissements khoi-khoi anciens, et non pas seulement des camps abandonnés par les peuples « bantuphones ». Bien que sujets à caution, les restes humains de Bambadyanalo, près du Limpopo, font également penser à des populations qui se consacraient, au moins en partie, à l'élevage et ressemblaient physiquement à ce qu'étaient les Khoi-Khoi au XI^e siècle⁴⁰. La diminution de la population au Botswana après 1300 nous fournit une date non seulement pour l'expansion des groupements humains — probablement « bantuphones » — qui se sont rendus sur les rives du Vaal, mais également pour le début de l'expansion des Khoi-Khoi.

Partant du haut veld, les Khoi-Khoi se sont dirigés vers le sud et le sud-est, suivant le cours des rivières chaque fois que cela était possible⁴¹. Lorsqu'ils ont atteint le confluent du Vaal et de l'Orange, certains d'entre eux ont descendu l'Orange et sont parvenus au Namaqualand et en Namibie, où ils ont atteint Sandwich Harbor avant 1677. Les autres se sont dirigés vers le sud, en suivant les cours d'eau, ont traversé le Sneeuwberge et se sont séparés en deux groupes: le premier s'est dirigé vers l'est et vers l'intérieur du pays, depuis la côte jusqu'au Natal; le second groupe s'est rendu vers l'ouest et a atteint les splendides pâturages de la région du Cap. Certains se sont détachés de ce dernier groupe et ont suivi la côte vers le nord jusqu'au fleuve Olifants, avant de faire finalement la jonction avec certains de leurs frères du Namaqualand⁴².

Avant d'accepter cette hypothèse, il faut examiner un seul point discordant: les vestiges découverts à Middledrift. Ce site archéologique à ciel ouvert se trouve près du cours d'eau Keis kama et date du XI^e siècle⁴³. Des animaux domestiques y étaient élevés, mais les outils utilisés n'appartenaient pas à l'âge du fer. Seuls des fragments de poterie et des outils de pierre ont

39. R. Elphick, 1977, pp. 12-13. Il n'y a pas de peinture rupestre représentant du bétail à l'ouest du Cap ou en Namibie. D'autre part, on n'a jamais retrouvé plus de cinq peintures rupestres représentant des moutons, alors que ces animaux sont élevés dans ces régions depuis le début de l'ère chrétienne. Des recherches plus approfondies nous permettront d'être fixés sur la date d'arrivée des Khoi-Khoi dans l'extrême Sud. Cependant, les Boers, au XVII^e siècle, ne trouvèrent pas cette région vide d'hommes.

40. J. R. Denbow, *NA*, 1979, n° 14; R. Elphick, p. 11. En ce qui concerne Bambadyanalo, voir B. Fagan, 1969, pp. 52-53.

41. R. Elphick, 1977, pp. 18-19. Il se fonde sur le comportement des Korana le long du cours d'eau Riet et sur les indications archéologiques disponibles sur place, bien que l'époque soit postérieure à 1500; voir R. R. Inskeep, 1979, pp. 145-146.

42. R. Elphick, 1977, pp. 14 à 21.

43. R. M. Derricourt, *FHP*, n° 5, 1972.

été retrouvés. Si l'on considère Middledrift comme un site khoi-khoi, l'hypothèse exposée plus haut doit être abandonnée, étant donné que cela ferait remonter l'expansion khoi-khoi à une période trop ancienne et, peut-être aussi, parce que les techniques dont témoignent ces vestiges sont trop rudimentaires. Mais ce n'est pas parce que ceux-ci ne correspondent pas à l'idée que nous nous faisons de la culture des populations « bantuphones » que nous devons les attribuer à des Khoi-Khoi ! On peut donc estimer jusqu'à nouvel ordre qu'à Middledrift des chasseurs avaient acquis du bétail, tout comme, un millénaire plus tôt, des peuples installés le long de la côte du Cap avaient perfectionné l'élevage de moutons. Les chasseurs de Middledrift ont été assimilés ou chassés par les Khoi-Khoi.

L'expansion des Khoi-Khoi a marqué profondément la vie de tous les habitants de l'Afrique australe. Nous avons mentionné leur influence sur les populations de langue bantu à l'est du Cap et au Natal. La conception la plus répandue est que les Nguni n'ont trouvé aucun Khoi-Khoi au Natal et ont progressivement repoussé ou assimilé ceux qu'ils ont rencontrés à l'est du Cap. Mais l'ensemble des informations disponibles contredit cette hypothèse. Les Khoi-Khoi ont rencontré des établissements de fermiers disséminés à l'est du Kei, mais les ont conquis pour asseoir leur puissance au Transkei et peut-être même dans certaines parties du Natal. Il a fallu un siècle ou peut-être deux aux communautés agricoles pour atteindre dans les plaines situées entre le Drakensberg et la mer une densité suffisante pour faire basculer en leur faveur les rapports numériques entre les populations, ce qui leur permit d'élaborer un processus d'assimilation et de domination. Voilà pourquoi les Xhosa ont emprunté tant d'éléments aux Khoi-Khoi, ce qui n'est pas incompatible avec l'apparition de la domination des Xhosa au XVI^e siècle.

À l'ouest, les Khoi-Khoi influencèrent les Herero de façon différente, mais tout aussi marquante. Sans adopter la langue des Khoi-Khoi, les Herero leur empruntèrent tout leur mode de vie pastoral et probablement une partie de leur organisation clanique. Il semble que ces peuples parlant des langues bantu occidentales aient rencontré les Khoi-Khoi dans l'ouest du Botswana, d'où ils émigrèrent eux aussi vers la Namibie, mais plus au nord que les Khoi-Khoi. Il n'est pas possible de préciser quand cela s'est passé, mais une date antérieure à 1500 ne doit pas être exclue⁴⁴.

Politiquement, les Khoi-Khoi étaient divisés en groupes de clans et, parfois, quand le cheptel croissait, ils formaient des entités politiques plus grandes sous la direction des chefs héréditaires. Ainsi, des liens reposant sur le tribut entre différentes chefferies étaient très fréquents, du moins au XVII^e siècle, puisque tous les Khoi-Khoi, du Cap au Kei, participaient à un seul système de tribut. Mais l'organisation politique reposait sur la richesse

44. D. Birmingham et S. Marks, 1977, p.607. Celles des traditions *herero* qui sont connues ont été résumées par H. Vedder, 1938 (traduit de l'allemand par G. C. Hall), pp.131-153. D'après lui, la tradition orale fait ressortir une migration en provenance du Botswana septentrional et il a proposé 1550 comme date approximative (pp.151-153).

personnelle, tandis que le système d'héritage et le régime matrimonial n'attribuaient que partiellement la richesse d'une famille à ses descendants. En conséquence, malgré l'écart prononcé entre riches et pauvres, des revers de fortune pouvaient se produire en une seule génération. Il arrivait que les plus pauvres abandonnent ce mode de vie et retournent à une vie de chasse et de cueillette, comme le firent les *strandlopers* du Cap. Les pauvres d'un clan déterminé pouvaient également s'unir pour attaquer un clan voisin, s'approprier le bétail et améliorer leur sort. Tant que le cheptel croissait, le système politique se renforçait, mais, dès que le nombre d'animaux se réduisait, par manque de pluie, en raison d'une épizootie ou d'une recrudescence des vols de bétail commis par les éleveurs pauvres, les tensions étaient plus fortes que les intérêts communs, les conflits se multipliaient et les chefs les plus riches devenaient les principales cibles des vols, ce qui réduisait leur fortune et leur autorité dans leur groupe de clans. Ainsi, s'il est facile de comprendre qu'au début les Khoi-Khoi ont pu en imposer aux agriculteurs, moins mobiles et moins bien organisés, à la longue, les variations climatiques et les épizooties, ainsi que les inégalités sociales prononcées entre les Khoi-Khoi eux-mêmes, ont favorisé les fermiers, en tout cas à l'est du Kei⁴⁵.

La présence des Khoi-Khoi eut des conséquences plus importantes encore pour les chasseurs et bergers autochtones et pour les chasseurs du littoral, car tous ces groupes vivaient des mêmes ressources et se livraient une plus vive concurrence que les agriculteurs et les éleveurs. Entre 1100 et 1500, les autochtones, tous nomades et, en principe, tous chasseurs, se livraient à diverses activités. Le long de la côte, ils s'étaient presque tous sédentarisés et tiraient leur subsistance de la mer⁴⁶. Le long des côtes occidentales du Cap et sur les rives de l'Orange inférieur, entre Augrabies Falls et Prieska, ils élevaient des troupeaux de moutons à queue épaisse, tandis qu'à l'intérieur du pays d'autres vivaient principalement de la chasse et de la collecte des *veldkos*. À cette époque, les zones les plus arides du Karroo, le désert sablonneux du Kalahari et les plateaux les plus froids n'étaient probablement pas habités. Dans quelques endroits à l'est, comme sans doute, à Middledrift, quelques chasseurs avaient même commencé à élever du bétail.

Avec l'arrivée des Khoi-Khoi, les bergers et les éleveurs de gros bétail, s'il y en avait, perdirent leur cheptel, revinrent à la chasse ou devinrent clients des Khoi-Khoi. Les groupes vivant sur le *sourveld* des côtes et sur le littoral survécurent suffisamment longtemps pour apprendre aux Khoi-Khoi les plus pauvres à devenir *strandlopers*, mais, en fin de compte, ils passèrent eux aussi sous la domination des Khoi-Khoi. À l'intérieur, les éleveurs et les chasseurs se faisaient concurrence et se mêlaient à des degrés divers. Pour les Khoisan, les chasseurs n'étaient que des voleurs (*san*) et il est certain que les chasseurs considéraient les éleveurs comme des braconniers qui les écartaient de leurs

45. Pour la structure sociopolitique, consulter R. Elphick, 1977, pp.23-68; G. Harinck, 1969, pp.147-148.

46. R. R. Inskip, 1979, pp.114-117.

meilleurs points d'eau et terrains de chasse. D'une manière générale, par leur taille, les clans khoi-khoi avaient l'avantage sur ceux qui ne formaient que de petites bandes. Mais, dès que l'environnement devenait plus hostile, les chasseurs rétablissaient un certain équilibre dans la mesure où de nombreux éleveurs étaient obligés de recourir davantage à la chasse, certains d'entre eux s'intégrant aux bandes de chasseurs. Néanmoins, le mode de vie des Khoi-Khoi s'imposait progressivement. Au XVII^e siècle, le khoi-khoi était devenu la langue de contact dans toute la partie occidentale de la province du Cap, ce qui est le signe d'une certaine domination culturelle. Il paraît évident que l'expansion des Khoi-Khoi, quelle que soit la forme exacte qu'elle avait prise, avait transformé la vie de toutes les bandes de chasseurs autochtones. Dès le XIX^e siècle, il n'y avait plus de chasseurs « à l'état pur ni au nord ni au sud du Kalahari ».

Conclusion

Le fait le plus marquant de la période considérée dans le présent chapitre est, d'une part, la diffusion de la langue bantu et, d'autre part, l'expansion des Khoi-Khoi en Afrique australe. Celle-ci est probablement due à une détérioration des conditions climatiques dans la partie du Kalahari située au Botswana.

Quoi qu'il en soit, en 1330, les habitants du Botswana central et septentrional abandonnaient ces régions où s'était développée une forme d'économie pastorale originale. Tous ces éleveurs n'étaient pas khoi-khoi; certains d'entre eux parlaient le bantu et avaient également quitté le pays avec leur bétail.

Dans le pays Zimbabwe et dans le haut veld, au sud du Limpopo, le bétail était intégré dans l'économie agricole et les immigrants, du moins parmi les ancêtres des Sotho-Tswana, prirent le pouvoir et commencèrent à établir des chefferies au nord du Drakensberg. Nous ne savons pas encore si certains de ces immigrants sont jamais allés plus au sud. Il se peut que les ancêtres des Nguni aient acquis plus de bétail qu'auparavant, mais que le nombre des immigrants soit resté limité. En tout état de cause, les Nguni développèrent une économie reposant davantage sur l'élevage que ne le firent les Sotho-Tswana. Il s'agit là d'une innovation adaptée, suscitée par l'observation du mode de vie de ces Khoi-Khoi qui avaient envahi leur territoire.

Les données historiques restent très fragmentaires. Même si toutes les hypothèses que nous avons émises sont confirmées par les recherches futures, nous n'avons pas encore expliqué le développement d'une économie pastorale dans le Botswana septentrional lui-même, peut-être entre 800 et 1300. Nous ne savons pas non plus à quoi attribuer cette évolution. Elle ne peut probablement pas être imputée aux populations de langue bantu, étant donné qu'en Afrique australe trop de termes d'élevage ne proviennent pas du bantu oriental. Ils pourraient être d'origine khoisan — un historien les

rattache même aux langues du centre du Soudan⁴⁷. Cependant, les arguments invoqués jusqu'à présent à l'appui de cette thèse restent bien trop minces. En effet, il faudrait prouver que des populations parlant la langue du centre du Soudan ont quitté massivement le nord-est du Zaïre pour se rendre jusqu'au Botswana et au Zimbabwe, cette expansion ayant précédé celle des peuples de langues bantu. Il nous paraît plus vraisemblable que ces termes d'élevage sont d'origine tshukwe et que ce sont les ancêtres des Khoi-Khoi qui, pendant cinq siècles, ont perfectionné un mode de vie pastorale. Ils avaient adopté l'élevage, mais ne voulaient pas abandonner leurs traditions de nomadisme et de chasse.

Bien des difficultés subsistent pour cerner les réalités historiques de l'Afrique méridionale. L'étude des migrations bantu comportent bien des points d'ombre : « Si les Nguni et les Sotho étaient réunis à une certaine époque, quand et où se sont-ils séparés ? Quels chemins ont-ils suivis dans leur migration vers le sud ? Quand ont-ils franchi le Limpopo⁴⁸ ? »

Une autre difficulté vient du fait que la plupart des données archéologiques au sud du Limpopo ont été recueillies dans l'État libre d'Orange et se rapportent aux Sotho-Tswana. Des recherches complémentaires doivent être faites au sud du Mozambique, en Namibie, au Swaziland, au Lesotho, au Botswana, afin de réaliser une synthèse sur l'état de nos connaissances.

47. C. Ehret, *IJH*, n° 3, 1973; C. Ehret, *Ufahamu*, n° 3, 1972.

48. UNESCO, *L'historiographie de l'Afrique australe*, coll. « Histoire générale de l'Afrique. Études et documents », n° 4, p. 23.